

Ludwig van Beethoven est né à Bonn le 15 ou 16 décembre 1770 et mort à Vienne le 26 mars 1827

Dernier grand représentant du classicisme viennois (après Gluck, Haydn et Mozart), Beethoven a préparé le romantisme en musique et influencé la musique occidentale pendant une grande partie du XIXe siècle. Il assure la transition avec la période classique en repoussant les limites formelles exprimées précédemment. La musique classique était légère, sereine, la musique romantique sera passionnée et tourmentée. Son art inclassable s'est exprimé à travers différents genres musicaux, et bien que sa musique symphonique soit la principale source de sa popularité, faisant dire à Adorno : « Les symphonies beethovéniennes étaient /.../ de grands discours adressés à l'humanité » il a eu un impact également considérable dans l'écriture pour piano et la musique de chambre. Surmontant à force de volonté les épreuves d'une vie marquée par la surdité qui le frappe à 27 ans, célébrant dans sa musique le triomphe de l'héroïsme et de la joie quand le destin lui prescrivait l'isolement et la misère, il est récompensé par cette affirmation de Romain Rolland « Il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne ». Expression d'une inaltérable foi en l'homme et d'un optimisme volontaire, affirmant la création musicale comme action d'un artiste libre et indépendant, l'œuvre de Beethoven a fait de lui une des figures les plus marquantes de l'histoire de la musique.

1770-1792 : jeunesse à Bonn, quelques renseignements biographiques

Ludwig van Beethoven est né dans une famille modeste qui perpétue une tradition musicale depuis au moins deux générations. Son grand-père paternel, Ludwig van Beethoven l'ancien (1712-1773), s'était installé à Bonn en 1732 et était devenu maître de chapelle du Prince-électeur de Cologne, Clément-Auguste de Bavière. Son père, Johann van Beethoven (1740-1792), est musicien et ténor à la Cour de l'Électeur. Homme médiocre, brutal et alcoolique, il élève ses enfants dans la plus grande rigueur. Sa mère, Maria-Magdalena van Beethoven, née Keverich (1746-1787), est la fille d'un cuisinier de l'Archevêque-Électeur de Trèves. Dépeinte comme effacée, douce et dépressive, elle est aimée de ses enfants. Ludwig est le deuxième de sept enfants, dont trois seulement atteignent l'âge adulte : lui-même, Kaspar-Karl (1774-1815) et Johann (1776-1848).

Johann van Beethoven détecte le don musical de son fils et comprend qu'il peut en tirer un parti exceptionnel. Songeant à l'enfant Mozart, exhibé en concert à travers toute l'Europe une quinzaine d'années plus tôt, il entreprend dès 1775 l'éducation musicale de Ludwig et, devant ses exceptionnelles dispositions, tente en 1778 de le présenter au piano à travers la Rhénanie, de Bonn à Cologne. Mais là où Léopold Mozart avait su faire preuve de pédagogie auprès de son fils, Johann van Beethoven ne semble capable que d'autoritarisme et de brutalité et cette expérience demeure infructueuse, à l'exception d'une tournée aux Pays-Bas en 1781. Parallèlement à une éducation générale, le jeune Ludwig devient l'élève de Neefe (piano, orgue, composition) qui lui transmet le goût de la polyphonie en lui faisant découvrir Le Clavier bien tempéré de Bach. Il compose pour le piano, entre 1782 et 1783, les 9 variations sur une marche de Dressler et les trois *Sonatinas* dites « à l'Électeur » qui marquent symboliquement le début de sa production musicale.

Devenu organiste adjoint à la Cour du nouvel Électeur Max-Franz, qui devient son protecteur (1784), Beethoven est remarqué par le comte Ferdinand von Waldstein, musicien et mécène fameux, dont le rôle s'avère déterminant pour le jeune musicien. Il emmène Beethoven une première fois à Vienne en avril 1787, séjour au cours duquel a eu lieu une rencontre furtive avec Wolfgang Amadeus Mozart : « Il joua de telle façon que Mozart, /.../ se glissant dans la pièce voisine où se tenaient quelques amis, leur dit vivement : *Faites attention à celui-là, il fera parler de lui dans le monde* ». Mais surtout, en juillet 1792, il présente le jeune Ludwig à Joseph Haydn qui, revenant d'une tournée en Angleterre, s'était arrêté à Bonn. Impressionné par la lecture d'une cantate composée par Beethoven et tout en étant lucide sur les carences de son instruction, Haydn l'invite à faire des études suivies à Vienne sous sa direction. Conscient de l'opportunité que représente, à Vienne, l'enseignement d'un musicien du renom de Haydn, et quasiment privé de ses attaches familiales à Bonn (sa mère est morte de la tuberculose en juillet 1787 et son père, mis à la retraite dès 1789 pour cause d'alcoolisme, est devenu incapable d'assurer la subsistance de sa famille), Beethoven accepte. Le 2 novembre 1792 il quitte les rives du Rhin pour ne jamais y revenir.

Trios pour piano, violon et violoncelle sous l'opus 1,

Lettre de Waldstein à Beethoven, 29 octobre 1792 : « Recevez des mains de Haydn l'esprit de Mozart ».

1792-1802 : de Vienne à Heiligenstadt ; Premières années viennoises

À la fin du XVIIIe siècle, Vienne est la capitale de la musique occidentale et représente la meilleure chance de réussir pour un musicien désireux de faire carrière. Âgé de vingt-deux ans à son arrivée, Beethoven a déjà beaucoup composé, mais pour ainsi dire rien d'important.

Premières Sonates *pour piano*, n.1 opus 2/1

Bien qu'il soit arrivé à Vienne moins d'un an après la disparition de Mozart, le mythe du « passage du flambeau » entre les deux artistes est infondé : encore très loin de sa maturité artistique, ce n'est pas comme compositeur, mais comme pianiste virtuose que Beethoven forge sa réputation à Vienne. Quant à l'enseignement de Haydn, si prestigieux qu'il soit, il s'avère décevant à bien des égards. D'un côté, Beethoven se met rapidement en tête que son maître le jalouse et il niera son influence ; de l'autre côté, Haydn ne tarde pas à s'irriter devant l'indiscipline et l'audace musicale de son élève qu'il appelle le « Grand Mogol » et lui écrit ceci :

« Vous avez beaucoup de talent et vous en acquerrez encore plus, énormément plus. Vous avez une abondance inépuisable d'inspiration, vous aurez des pensées que personne n'a encore eues, vous ne sacrifierez jamais votre pensée à une règle tyrannique, mais vous sacrifierez les règles à vos fantaisies /.../ car vous me faites l'impression d'un homme qui a plusieurs têtes, plusieurs cœurs, plusieurs âmes. »

Après le nouveau départ de Haydn pour Londres (janvier 1794), Beethoven poursuit des études épisodiques jusqu'au début de 1795 avec divers autres professeurs, dont le compositeur Johann Schenk et deux autres témoins de l'époque mozartienne : Johann Georg Albrechtsberger et Antonio Salieri. Son apprentissage terminé, Beethoven se fixe définitivement dans la capitale autrichienne. Ses talents de pianiste et ses dons d'improvisateur le font connaître et apprécier des personnalités mélomanes de l'aristocratie viennoise, dont les noms restent aujourd'hui encore attachés aux dédicaces de plusieurs de ses chefs-d'œuvre : le baron Nikolaus Zmeskall, le prince Carl Lichnowsky, le comte Andreï Razoumovski, le prince Joseph Franz von Lobkowitz, et plus tard l'archiduc Rodolphe d'Autriche, pour ne citer qu'eux. Après avoir publié ses trois premiers trios, Beethoven donne

son premier concert public le 29 mars 1795 pour la création de son **Concerto pour piano n° 2** (qui fut en fait composé le premier, à l'époque de Bonn).

Beethoven entreprend une tournée de concerts qui le mène de Vienne à Berlin en passant notamment par Dresde, Leipzig, Nuremberg et Prague. Si le public loue sa virtuosité et son inspiration au piano, sa fougue lui vaut le scepticisme des critiques des plus conservateurs.

La lecture des classiques grecs, de Shakespeare et des chefs de file du courant *Sturm und Drang* Goethe et Schiller, influence durablement dans le sens de l'idéalisme le tempérament du musicien, acquis par ailleurs aux idéaux démocratiques des Lumières et de la Révolution française qui se répandent alors en Europe: en 1798, Beethoven fréquente assidûment l'ambassade de France à Vienne où il rencontre le violoniste Rodolphe Kreutzer auquel il dédie, en 1803, la **Sonate pour violon n° 9 « à Kreutzer »**

Le compositeur participe jusqu'aux environs de 1800 à des joutes musicales dont raffole la société viennoise. La fin des années 1790 est aussi l'époque des premiers chefs-d'œuvre, qui s'incarnent dans le **Concerto pour piano n° 1 (1798)**

Les six premiers Quatuors à cordes 1798-99 (nous écoutons le Serioso op.95)

Et, moins connu mais tout aussi valeureux :

(1799-1800) le Septuor pour

BOIS :clarinette, basson

CUIVRES :cor

CORDES : violon, alto, violoncelle, contrebasse

ainsi que les deux œuvres qui affirment le plus clairement le caractère naissant du musicien : la *Grande Sonate pathétique* (1798-1799 **et la Première Symphonie (1800)**).

Bien que l'influence des dernières symphonies de Haydn y soit apparente, cette dernière est déjà empreinte du caractère beethovénien. À l'époque, la musique instrumentale adopte le modèle formel de la sonate : deux thèmes (ou idées ou sujets), se répondent comme dans une chanson, un refrain et

ses couplets. Beethoven distingue très clairement ses deux thèmes, le premier souvent vigoureux, voire violent, le second, lyrique, tendre. C'est dans la partie centrale du mouvement, appelée développement, que Beethoven innove et dilate le temps. En écoutant activement, on peut aisément le constater. Si Beethoven n'apporte rien de véritablement nouveau à la nomenclature orchestrale, son écriture instrumentale ouvre cependant des mondes sonores ignorés jusque-là. C'est qu'il traite l'orchestre « *comme un instrument collectif où jouent et s'affrontent des groupes plutôt que des solistes, des blocs sculptés plutôt que des lignes ciselées, où fusionnent des amalgames de timbres inédits, où se marquent et se creusent, enfin, plus radicales, les différences. Aussi sonne-t-il, cet orchestre, de façon plus pleine et plus puissante, plus envahissante et plus sensuelle que celui des classiques.* » (André Boucourechliev, *Essai sur Beethoven*, 1991) Le *Premier Concerto* et la *Première symphonie* sont joués avec un grand succès le 2 avril 1800, date de la première académie de Beethoven (concert que le musicien consacre entièrement à ses œuvres). Conforté par les rentes que lui versent ses protecteurs, Beethoven, dont la renommée grandissante commence à dépasser les frontières de l'Autriche, semble à ce moment de sa vie promis à une carrière de compositeur et d'interprète glorieuse et aisée.

Écoutons 2 extraits de la 1^{ère} symphonie : l'adagio et le Finale

L'année 1802 marque un premier grand tournant dans la vie du compositeur. Souffrant d'acouphènes, il commence en effet depuis 1796 à prendre conscience d'une surdité qui devait irrémédiablement progresser jusqu'à devenir totale avant 1820. Se contraignant à l'isolement par peur de devoir assumer en public cette terrible vérité, Beethoven gagne dès lors une réputation de misanthrope dont il souffrira en silence jusqu'à la fin de sa vie. Conscient que son infirmité lui interdirait tôt ou tard de se produire comme pianiste et peut-être de composer, il songe un moment au suicide, puis exprime à la fois sa tristesse et sa foi en son art dans une lettre qui nous est restée sous le nom de « Testament de Heiligenstadt », qui ne fut jamais envoyée et retrouvée seulement après sa mort : elle date du 6 octobre 1802. « Ô vous, hommes qui pensez que je suis un être haineux, obstiné, misanthrope, ou qui me faites passer pour tel, comme vous êtes injustes ! Vous ignorez la raison secrète de ce qui vous paraît ainsi. [...] Songez que depuis six ans

je suis frappé d'un mal terrible, que des médecins incompetents ont aggravé. D'année en année, déçu par l'espoir d'une amélioration, [...] j'ai dû m'isoler de bonne heure, vivre en solitaire, loin du monde. [...] Si jamais vous lisez ceci un jour, alors pensez que vous n'avez pas été justes avec moi, et que le malheureux se console en trouvant quelqu'un qui lui ressemble et qui, malgré tous les obstacles de la Nature, a tout fait cependant pour être admis au rang des artistes et des hommes de valeur. » Ce texte sonne à la fois comme un cri de désespoir et de soulagement arraché à sa solitude et à sa surdité. Il réussit en effet à trouver la force de se relever, de dépasser sa souffrance et de surmonter son mal. Beethoven trouve une énergie nouvelle dans son art et dans sa volonté de continuer à composer malgré tout. Son pouvoir créateur devient une victoire possible sur la souffrance : par son travail musical, il s'érige en héros de lui-même.

Après la composition de la tendre sonate pour violon n.5 dite Le Printemps (Frühlings, 1800 et de la Sonate pour piano n° 14 dite Clair de Lune (1801), c'est dans cette période de crise morale qu'il compose la joyeuse et méconnue Deuxième Symphonie 1801-1802 et le plus sombre **Concerto pour piano n° 3 (1800-1802)** Ut mineur où s'annonce nettement, dans la tonalité d'ut mineur, la personnalité caractéristique du compositeur. Ces deux œuvres sont accueillies très favorablement le 5 avril 1803, mais pour Beethoven une page se tourne. Dès lors sa carrière s'infléchit. Privé de la possibilité d'exprimer tout son talent et de gagner sa vie en tant qu'interprète, il va se consacrer à la composition avec une force de caractère que rien n'avait laissé prévoir.

Beethoven en 1802 : « Je suis peu satisfait de mes travaux jusqu'à présent. À dater d'aujourd'hui, je veux ouvrir un nouveau chemin. »

1802-1812 : la période Héroïque

Au sortir de la crise de 1802 s'annonce l'héroïsme triomphant de la **Troisième Symphonie** « Héroïque », qui marque une étape capitale dans l'œuvre de Beethoven, non seulement en raison de sa puissance expressive et de sa longueur jusqu'alors inusitée, mais aussi parce qu'elle inaugure une série d'œuvres brillantes, remarquables dans leur durée et dans leur énergie, caractéristiques du style de la période médiane de Beethoven dit « style héroïque ». Le compositeur entend initialement dédier cette symphonie au général Bonaparte, Premier consul

de la République française en qui il voit le sauveur des idéaux de la Révolution. Mais en apprenant la proclamation de l'Empire français (mai 1804), il entre en fureur et rature féroce la dédicace, remplaçant l'intitulé *Buonaparte* par la phrase « *Grande symphonie Héroïque pour célébrer le souvenir d'un grand homme* ». La genèse de la symphonie s'étend de 1802 à 1804 et la création publique, le 7 avril 1805, déchaîne les passions, tous ou presque la jugeant beaucoup trop longue. Beethoven ne s'en soucie guère, déclarant qu'on trouverait cette symphonie très courte quand il en aurait composé une de plus d'une heure, et devant considérer l'*Héroïque* comme la meilleure de ses symphonies.

Quand les Viennois découvrent les symphonies de Beethoven ils sont heurtés par leur ton péremptoire, leurs accents décalés, leurs contretemps, leur humeur souvent rageuse, leur énergie rythmique, leur grandeur et leur durée. La Symphonie « Héroïque » est par exemple deux fois plus longue que les symphonies habituelles. Mais ce n'est pas le seul chronomètre qui fait la différence. Si Beethoven emploie quasiment le même orchestre que ses prédécesseurs Haydn et Mozart, il l'utilise pour créer des effets de masse et des oppositions de registre, entre grave et aigu, nouveaux. Et, surtout, il travaille autrement le matériau thématique comme vu plus haut.

Dans l'écriture pianistique aussi, le style évolue : c'est en 1804 la **Sonate pour piano^o 21 dédiée au comte Waldstein** qui frappe ses exécutants par sa grande virtuosité et par les capacités qu'elle exige de la part de l'instrument.

D'un moule similaire naît la sombre et grandiose *Sonate pour piano n^o 23 dite Appassionata (1805)*, qui suit de peu le **Triple Concerto** pour piano, violon, violoncelle et orchestre (1804). En juillet 1805, Beethoven fait la rencontre du compositeur Luigi Cherubini, pour qui il ne cache pas son admiration.

À trente-cinq ans, Beethoven s'attaque au genre dans lequel Mozart s'était le plus illustré : l'opéra. Il s'était enthousiasmé en 1801 pour le livret *Léonore ou l'Amour conjugal* de J.N. Bouilly, et l'opéra

Fidelio* quatuor 1^{er} acte *Mir ist so wunderbar

qui porte primitivement le titre-nom de son héroïne *Léonore*, est ébauché dès 1803. Mais l'œuvre donne à son auteur des difficultés imprévues. Mal accueilli au départ

(trois représentations seulement en 1805), Beethoven s'estimant victime d'une cabale, *Fidelio* ne connaît pas moins de trois versions remaniées (1805, 1806, 1814) et il faut attendre la dernière pour qu'enfin l'opéra reçoive un accueil à sa mesure. Bien qu'il ait composé une pièce majeure du répertoire lyrique, cette expérience provoque l'amertume du compositeur et il ne devait jamais se remettre à ce genre, même s'il étudia plusieurs autres projets dont un *Macbeth* inspiré de l'œuvre de Shakespeare et surtout un *Faust* d'après Goethe, à la fin de sa vie.

L'indépendance affirmée

Résolu à « saisir le destin à la gorge », il compose dans la période qui s'étend de 1802 à 1812 une série d'œuvres brillantes et énergiques caractéristiques de son style « héroïque ».

Après 1805, malgré l'échec retentissant de *Fidelio*, la situation de Beethoven est redevenue favorable. En pleine possession de sa vitalité créatrice, il semble s'accommoder de son audition défaillante et retrouver, pour un temps au moins, une vie sociale satisfaisante. Si l'échec d'une relation intime avec Joséphine von Brunsvik est une nouvelle désillusion sentimentale pour le musicien, les années 1806 à 1808 sont les plus fertiles de sa vie créatrice : la seule année 1806 voit la composition du *Concerto pour piano n° 4*, des trois Quatuors à cordes n. 7, 8 et 9 dédiés au comte Razumovski, de la *Quatrième Symphonie* et du **Concerto pour violon**.

À l'automne de cette année Beethoven accompagne son mécène le prince Carl Lichnowsky dans son château de Silésie et fait à l'occasion de ce séjour la plus éclatante démonstration de sa volonté d'indépendance. Lichnowsky ayant menacé de mettre Beethoven aux arrêts s'il s'obstinait à refuser de jouer du piano pour des officiers français stationnés dans son château (la Silésie était occupée par l'armée napoléonienne depuis Austerlitz), le compositeur quitte son hôte après une violente querelle et lui envoie un billet qui se passe de tout commentaire (octobre 1806) :

« Prince, ce que vous êtes, vous l'êtes par le hasard de la naissance. Ce que je suis, je le suis par moi. Des princes, il y en a et il y en aura encore des milliers. Il n'y a qu'un Beethoven. »

S'il se met en difficulté en perdant la rente de son principal mécène, Beethoven est parvenu à s'affirmer comme artiste indépendant et à s'affranchir symboliquement

du mécénat aristocratique. Désormais le style héroïque peut atteindre son paroxysme. Il met en chantier la Cinquième Symphonie. À travers son célèbre motif rythmique de quatre notes exposé dès la première mesure et qui irradie toute l'œuvre, le musicien entend exprimer la lutte de l'homme avec son destin, et son triomphe final.

PAUL DUKAS « Qu'est ce qui nous empêche de songer à Faust en entendant le premier morceau de la symphonie en ut mineur de Beethoven? À Gretchen en écoutant le second? À Méphisto en écoutant le troisième ? »

L'ouverture *Coriolan*, avec laquelle elle partage la tonalité d'ut mineur, date de cette même époque. Composée en même temps que la *Cinquième*, la Symphonie pastorale paraît d'autant plus contrastée. Véritablement annonciatrice du romantisme en musique, la *Pastorale* porte en sous-titre cette phrase de Beethoven : « Expression du sentiment plutôt que peinture » et chacun de ses mouvements porte une indication descriptive : la symphonie à programme était née.

Le concert donné par Beethoven le 22 décembre 1808 est sans doute une des plus grandes « académies » de l'histoire (avec celle du 7 mai 1824 voir plus bas). Y sont joués en première audition la 5ème et la 6ème symphonies, le *Concerto pour piano n° 4*, **la Fantaisie chorale pour piano et orchestre Ut m**

(Finale : Allegro – Meno allegro – Allegro molto – Adagio ma non troppo – Marcia, assai vivace – Allegro – Allegretto ma non troppo (quasi andante con moto)
« Schmeicheind hold » - dont le morceau final n'a rien à envier à l'Ode à la joie de la 9ème symphonie dont elle est en quelque sorte annonciatrice.)

Une soirée qui dura plus de quatre heures de 18h30 à plus de 23 heures, comprenant également deux hymnes de la Messe en Ut M composée pour le prince Esterházy en 1807. Après la mort de Haydn en mai 1809, bien qu'il lui restât des adversaires déterminés, il ne se trouve plus guère de monde pour contester la place de Beethoven dans le panthéon des musiciens.

La maturité artistique

1808 Beethoven reçoit de Jérôme Bonaparte, placé par son frère sur le trône de

Westphalie, la proposition du poste de maître de chapelle à sa Cour de Kassel. Il semble que le compositeur ait pendant un moment songé à accepter ce poste prestigieux qui, s'il remettait en cause son indépendance si chèrement défendue, lui eût assuré une situation sociale confortable. C'est alors qu'un sursaut patriotique s'empare de l'aristocratie viennoise (1809). Refusant de laisser partir leur musicien national, l'archiduc Rodolphe, le prince Kinsky et le prince Lobkowitz s'allient pour assurer à Beethoven, s'il reste à Vienne, une rente viagère de 4 000 florins annuels, somme considérable pour l'époque. Beethoven accepte, voyant son espoir d'être définitivement à l'abri du besoin aboutir, mais la reprise de la guerre entre l'Autriche et la France au printemps 1809 remet tout en cause. La famille impériale est contrainte de quitter Vienne occupée, la grave crise économique qui s'empare de l'Autriche après Wagram et le traité de Schönbrunn imposé par Napoléon ruine l'aristocratie et rend caduc le contrat passé par Beethoven. Jusqu'à sa mort, la conjoncture lui restera désormais défavorable de ce point de vue et il devra vivre ses dernières années dans une situation proche de la misère.

Dans l'immédiat, le catalogue continue de s'enrichir : les années 1809 et 1810 voient la composition du **Concerto pour piano n° 5** Mi b M, une œuvre virtuose que crée Carl Czerny,

de la musique de scène pour la pièce Egmont de Goethe Unique piste de 8'06 début à 3'45 => fin (8'07) JÄRVI très évocateur comme une ouverture d'opéra et du Quatuor à cordes no 10 dit « Les Harpes ». C'est pour le départ imposé de son élève et ami l'archiduc Rodolphe, plus jeune fils de la famille impériale, que Beethoven compose la Sonate « Les Adieux ». Les années 1811 et 1812 voient le compositeur atteindre l'apogée de sa vie créatrice. Le **Trio à l'Archiduc** puis les Septième et *Huitième symphonies* sont le point d'orgue de la période héroïque.

Sur le plan personnel, Beethoven est profondément affecté en 1810 par l'échec d'un projet de mariage avec Thérèse Malfatti, potentielle dédicataire de la célèbre Lettre à Élise. La vie sentimentale de Beethoven a suscité d'abondants commentaires de la part de ses biographes. Le compositeur s'éprit à de nombreuses reprises de jolies femmes, le plus souvent mariées, mais jamais ne connut ce bonheur conjugal qu'il appelait de ses vœux et dont il faisait l'apologie dans *Fidelio*. Ses amitiés amoureuses avec Giulietta Guicciardi (inspiratrice de la Sonate « Clair de Lune »), Thérèse von Brunsvik (dédicataire de la *Sonate pour piano n° 24*), **Maria von**

Erdödy (qui reçut les deux Sonates pour violoncelle opus 102 ou encore Amalie Sebald restèrent d'éphémères expériences.

1813-1817 : les années sombres

Le mois de juillet 1812, abondamment commenté par les biographes du musicien, marque un nouveau tournant dans la vie de Beethoven. Séjournant en cure thermale dans la région de Teplitz et de Carlsbad, outre l'échec de son projet de mariage, il rédige en 1812 la bouleversante *Lettre à l'immortelle Bien-aimée* dont la dédicataire reste inconnue, même si les noms de Joséphine von Brunsvik et surtout d'Antonia Brentano sont ceux qui ressortent le plus nettement de diverses études. Il fait la rencontre infructueuse de Goethe (1749-1832) par l'entremise de Bettina Brentano.

Beethoven espérait beaucoup de cette rencontre en 1812, mais il n'y trouva qu'une indifférence calculée. Jugeant Beethoven, le poète écrit : « Je n'ai encore jamais vu un artiste plus puissamment concentré, plus énergique, plus intérieur. (...) C'est malheureusement une personnalité tout à fait indomptée »

Pour des raisons qui demeurent mal précisées, c'est aussi le début d'une longue période de stérilité dans la vie créatrice du musicien. On sait que les années qui suivirent 1812 coïncidèrent avec plusieurs événements dramatiques dans la vie de Beethoven, événements qu'il dut surmonter seul, tous ses amis ou presque ayant quitté Vienne pendant la guerre, mais rien n'explique entièrement cette rupture après dix années d'une telle fécondité.

L'accueil réservé par le public à la *Septième symphonie Allegretto à la Victoire de Wellington* fut très favorable . Trépidante et pleine d'énergie, la partition est nourrie d'une animation interne qui repose sur un tissu de l'écriture rythmique sans doute le plus travaillé de toute la production de Beethoven et qui incitait Richard Wagner à présenter cette symphonie comme « *l'apothéose de la danse* ». Bissé le soir de la création, l'*Allegretto* en La mineur qui évolue telle une marche recueillie, reste l'un des plus grands succès du compositeur (décembre 1813).

Malgré la reprise enfin triomphale de *Fidelio* dans sa version définitive (mai 1814), Beethoven perd peu à peu les faveurs de Vienne toujours nostalgique de Mozart et acquise à la musique plus légère de Rossini. Le tapage fait autour du Congrès

de Vienne, où Beethoven est encensé comme musicien national, ne masque pas longtemps la condescendance grandissante des Viennois à son égard...

En outre, le durcissement du régime imposé par Metternich le place dans une situation délicate, la police viennoise étant depuis longtemps au fait des convictions démocratiques et révolutionnaires dont le compositeur se cache de moins en moins. Sur le plan personnel, l'événement majeur vient de la mort de son frère Kaspar-Karl en 1815. Beethoven qui lui avait promis de diriger l'éducation de son fils Karl doit faire face à une interminable série de procès contre sa belle-sœur pour en obtenir la tutelle exclusive, finalement gagnée en 1820. Malgré toute la bonne volonté et l'attachement du compositeur, ce neveu allait devenir pour lui, et jusqu'à la veille de sa mort, une source inépuisable de tourment. De ces années sombres, où sa surdité devient totale, seuls émergent quelques rares chefs-d'œuvre : les *Sonates pour violoncelle n^o 4 et 5* dédiées à sa confidente Maria von Erdödy la *Sonate pour piano n^o 28* et le cycle de lieder *À la Bien-aimée lointaine* duquel nous écoutons *Bußlied / Chant de pénitence*

Déjà de son vivant, mais surtout après sa mort, l'idée se répand que ses dernières œuvres portaient les stigmates esthétiques de sa pathologie physique : plutôt qu'une preuve de génie, les originalités formelles de son écriture musicale trahissaient son incapacité à percevoir les sons en temps réel. Les audaces de son orchestration devenaient des anomalies car issues de l'impossibilité de contrôler sa partition par l'oreille. Richard Wagner, en 1870, renverse la vapeur dans l'ouvrage qu'il consacre au compositeur pour le centenaire de sa naissance, expliquant qu'en perdant l'ouïe, Beethoven avait réussi à transcender le monde et à ouvrir les oreilles de ceux qui entendent : « *Un musicien qui n'entend pas ! Peut-on imaginer un peintre aveugle ? Beethoven n'étant plus troublé par le bruit de la vie, écoute maintenant uniquement les harmonies de son âme, et continue, du fond de lui-même, à parler à ce monde qui, pour lui, n'a plus rien à dire. Ainsi le génie délivré de tout le hors-soi, est en soi et pour soi.* »

Tandis que sa situation matérielle devient de plus en plus préoccupante, Beethoven tombe gravement malade entre 1816 et 1817 et semble une nouvelle fois proche du suicide. Pourtant, sa force morale et sa volonté reprennent encore une fois leurs droits. Tourné vers l'introspection et la spiritualité, pressentant l'importance de ce qu'il lui reste à écrire pour « les temps à venir », il trouve la force de

surmonter ces épreuves pour entamer une dernière période créatrice qui lui apportera probablement ses plus grandes révélations. Neuf ans avant la création de la *Neuvième Symphonie*.

Les forces de Beethoven reviennent à la fin de 1817, époque à laquelle il ébauche une nouvelle sonate qu'il destine au piano-forte le plus récent (*Hammerklavier* en allemand), et qu'il envisage comme la plus vaste de toutes celles qu'il a composées jusque-là. Exploitant jusqu'aux limites les possibilités de l'instrument, durant près de cinquante minutes, la Grande Sonate pour Hammerklavier opus 106 laisse indifférents les contemporains de Beethoven qui la jugent injouable et estiment que, désormais, la surdité du musicien lui rend impossible l'appréciation correcte des possibilités sonores. À l'exception de la *Neuvième Symphonie*, il en est de même pour l'ensemble des dernières œuvres du maître, dont lui-même a conscience qu'elles sont très en avance sur leur temps. Se souciant peu des doléances des interprètes, il déclare à son éditeur en 1819 : « Voilà une sonate qui donnera de la besogne aux pianistes, quand on la jouera dans cinquante ans ». À partir de cette époque, enfermé dans sa surdité, il doit se résoudre à communiquer avec son entourage par l'intermédiaire de cahiers de conversation qui, si une grande partie en a été détruite ou perdue, constituent aujourd'hui un témoignage irremplaçable sur cette dernière période. S'il est avéré qu'il utilisait une baguette en bois entre les dents, appuyée sur la caisse du piano pour sentir les vibrations, l'anecdote des pieds de piano sciés est historiquement moins certaine : le compositeur aurait scié ces pieds afin de pouvoir jouer assis par terre pour percevoir les vibrations des sons transmises par le sol.

Beethoven a toujours été croyant, sans être un pratiquant assidu, mais sa ferveur chrétienne s'accroît notablement au sortir de ces années difficiles, ainsi qu'en témoignent les nombreuses citations de caractère religieux qu'il recopie dans ses cahiers à partir de 1817. Aucune preuve déterminante n'a jamais été apportée aux rumeurs selon lesquelles il aurait appartenu à la franc-maçonnerie.

Au printemps de 1818 lui vient l'idée d'une grande œuvre religieuse qu'il envisage d'abord comme une messe d'intronisation pour l'archiduc Rodolphe, qui doit être élevé au rang d'archevêque d'Olmütz quelques mois plus tard. Mais la colossale

Missa solemnis réclame au musicien quatre années de travail opiniâtre (1818-1822) et la messe n'est remise à son dédicataire qu'en 1823. Beethoven étudie

longuement les messes de Bach et le Messie de Haendel durant la composition de la *Missa Solemnis* qu'il déclarera à plusieurs reprises être « sa meilleure œuvre, son plus grand ouvrage ». Parallèlement à ce travail sont composées les trois dernières *Sonates pour piano* 30,31 et 32 dont la dernière, l'opus 111 n.32 Ut mineur hauteur noblesse romantique mystique s'achève sur une *arietta* à variations d'une haute spiritualité. Il lui reste à composer un ultime chef-d'œuvre pianistique : l'éditeur Anton Diabelli invite en 1822 l'ensemble des compositeurs de son temps à écrire une variation sur une valse très simple de sa composition. Après s'être d'abord moqué de cette valse, Beethoven dépasse le but proposé et en tire un recueil de **33 Variations** que **Diabelli** lui-même estime comparable aux célèbres *Variations Goldberg* de Bach, composées quatre-vingts ans plus tôt.

La Neuvième Symphonie et les derniers quatuors

La composition de la Neuvième Symphonie débute au lendemain de l'achèvement de la *Missa solemnis*, mais cette œuvre a une genèse extrêmement complexe dont la compréhension nécessite de remonter à la jeunesse de Beethoven, qui dès avant son départ de Bonn envisageait de mettre en musique l'Ode à la joie de Schiller. À travers son inoubliable *finale* où sont introduits des chœurs, innovation dans l'écriture symphonique, la *Neuvième symphonie* apparaît, dans la lignée de la *Cinquième*, comme une évocation musicale du triomphe de la joie et de la fraternité sur le désespoir, et prend la dimension d'un message humaniste et universel. La symphonie est créée devant un public enthousiaste le 7 mai 1824, Beethoven renouant un temps avec le succès. C'est en Prusse et en Angleterre où la renommée du musicien est depuis longtemps à la mesure de son génie, que la symphonie connaît le succès le plus fulgurant. Plusieurs fois invité à Londres comme l'avait été Haydn, Beethoven a été tenté vers la fin de sa vie de voyager en Angleterre, pays qu'il admire pour sa vie culturelle et pour sa démocratie et qu'il oppose systématiquement à la frivolité de la vie viennoise, mais ce projet ne se réalisera pas et Beethoven ne connaîtra jamais le pays de son idole Haendel, dont l'influence est particulièrement sensible dans la période tardive de Beethoven, qui compose dans son style, entre 1822 et 1823, l'ouverture *La Consécration de la maison*.

Les cinq derniers Quatuors à cordes de n.12 à 16 mettent le point final à la production musicale de Beethoven. Par leur caractère visionnaire, renouant avec des formes anciennes, ils marquent l'aboutissement des recherches de Beethoven

dans la musique de chambre. La *Grande Fugue* en si bémol majeur, opus 133 est au départ le mouvement conclusif du Quatuor n.13, mais Beethoven la séparera à la demande de son éditeur. À la fin de l'été 1826, alors qu'il achève son Quatuor n.16, Beethoven projette encore de nombreuses œuvres : une dixième Symphonie, dont quelques esquisses nous sont parvenues ; une ouverture sur le nom de Bach ; un *Faust* inspiré de la pièce de Goethe ; un oratorio sur le thème de Saül et David, un autre sur le thème des *Éléments* ; un *Requiem*. Mais le 30 juillet 1826, son neveu Karl fait une tentative de suicide. L'affaire fait scandale, et Beethoven bouleversé part se reposer chez son frère Johann à Gneixendorf dans la région de Krems-sur-le-Danube, en compagnie de son neveu convalescent. C'est là qu'il écrit sa dernière œuvre, un *allegro* pour remplacer la *Grande Fugue* comme finale du *Quatuor n^o 13*.

La fin

Les *funérailles de Beethoven* le 29 mars 1827 rassemblent plusieurs milliers d'anonymes. De retour à Vienne en décembre 1826, Beethoven contracte une double pneumonie dont il ne peut se relever : les quatre derniers mois de sa vie sont marqués par des douleurs permanentes et une terrible détérioration physique. La cause directe de la mort du musicien, selon les observations de son dernier médecin (le docteur Wawruch) semble être une décompensation de cirrhose hépatique. Une autre hypothèse, controversée, est que Beethoven pourrait aussi avoir été atteint de la maladie osseuse de Paget, selon une autopsie faite à Vienne le 27 mars 1827 et qui évoque une voûte crânienne uniformément dense et épaisse et des nerfs auditifs dégénérés.

Mais l'explication la plus récente, appuyée sur des analyses de ses cheveux et de fragments osseux, est qu'il aurait souffert toute la fin de sa vie (indépendamment de sa surdité, le compositeur se plaignait régulièrement de douleurs abdominales et de troubles de la vision) d'un saturnisme chronique combiné avec une déficience génétique l'empêchant d'éliminer le plomb absorbé par son organisme. L'origine la plus probable de cette intoxication au plomb est la consommation de vin. Beethoven, grand amateur de vin du Rhin et de « vin de Hongrie » bon marché, avait l'habitude de boire dans une coupe en cristal de plomb ces vins « sucrés » à l'époque.

Jusqu'à la fin le compositeur reste entouré de ses proches amis, notamment Karl Holz, Anton Schindler et Stephan von Breuning. Quelques semaines avant sa mort, il aurait reçu la visite de Franz Schubert, qu'il ne connaissait pas et qu'il regrette d'avoir découvert si tardivement. C'est à son ami le compositeur Ignaz Moscheles, promoteur de sa musique à Londres, qu'il envoie sa dernière lettre dans laquelle il promet encore aux Anglais de leur composer une nouvelle symphonie pour les remercier de leur soutien. Mais le 26 mars 1827, Ludwig van Beethoven meurt à l'âge de cinquante-six ans. Alors que Vienne ne se souciait plus guère de son sort depuis des mois, ses funérailles, le 29 mars 1827, réunissent un cortège impressionnant de plusieurs milliers d'anonymes. Beethoven repose au cimetière central de Vienne. Schubert en 1824 dit de lui :

« Il sait tout, mais nous ne pouvons pas tout comprendre encore, et il coulera beaucoup d'eau dans le Danube avant que tout ce que cet homme a créé soit généralement compris. »